

était tout l'univers; peut-être aussi le feu absorbant de la terre l'avait-il solidifié quand le globe fumait encore sur son bûcher funèbre; les cintres sculptés, les bas-côtés, la nef, s'y trouvaient exécutés par la Nuit dans cette caverne, son ouvrage. En prêtant un peu à l'illusion, on eût pu voir grimacer en l'air ces figures fantastiques, et l'œil eût pu se reposer sur une mitre ou sur le crucifix d'une chapelle. C'est ainsi qu'avec les stalactites, la Nature, en se jouant, s'était bâti une église sous-marine.

VIII.

Et Neuha prit son Torquil par la main, et agitant sous la voûte sa torche allumée, elle lui fit visiter chaque coin de leur nouvelle demeure, et lui en montra tous les secrets détours. Elle ne se borna pas là, car d'avance elle avait tout préparé pour adoucir le sort de son amant, ce sort partagé par elle : la natte pour se reposer, le *gnatou* pour se vêtir, et l'huile de sandal pour se défendre de l'humidité; pour nourriture la noix de coco, l'igname, le fruit de l'arbre à pain; pour table, une large feuille de plantain ou une écaille de tortue dont la chair fournissait le festin; la gourde pleine d'une eau récemment puisée au ruisseau limpide, la banane mûre cueillie sur la colline; une provision de branches de pin pour maintenir une lumière perpétuelle, et elle-même, belle comme la nuit, répandant sur le tout le charme de sa présence, et éclairant de sa sérénité leur monde souterrain. Depuis que le navire de l'étranger avait approché leur île, elle avait prévu que la force ou la fuite pourrait être impuisante, et elle avait, dans cette caverne de rochers, préparé à Torquil un refuge contre la vengeance de ses compatriotes. Chaque matin la brise avait poussé vers ce lieu sa pirogue agile chargée de tous les fruits les plus beaux; chaque soir l'avait vue transporter au même endroit tout ce qui pouvait égayer ou embellir leur boudoir de cristal; et maintenant elle étala devant lui tous ses petits approvisionnements, la plus heureuse des filles de ces îles d'amour.

IX.

Voyant qu'il la regardait avec une surprise reconnais-

sante, elle pressa sur son cœur passionné cet amant sauvé par elle; et tout en lui prodiguant ces douces caresses, elle lui raconta une vieille histoire d'amour, — car l'amour est vieux, vieux comme l'éternité, bien qu'il rajeunisse avec chaque être nouveau-né ou à naître; elle lui dit comment un jeune chef, il y avait de cela mille lunes, s'amusant un jour à plonger pour pêcher des tortues, était arrivé, à la poursuite de sa proie, dans cette même caverne où ils se trouvaient en ce moment; comment, plus tard, au milieu d'une guerre sanglante, il y abrita une jeune captive, une ennemie adorée, fille d'un père ennemi de sa tribu, et dont on n'avait sauvé la vie que pour la condamner à l'esclavage; comment, quand la tempête de la guerre fut calmée, il conduisit sa nation insulaire à l'endroit où les flots couvrent de leur ombre verdâtre l'entrée de la caverne, puis plongea, — selon toute apparence, pour ne plus revenir; comment ses compagnons étonnés, immobiles dans leurs pirogues, le crurent insensé, ou devenu la proie du bleu requin; comment, pleins de tristesse, ils firent en ramant le tour du rocher environné par les ondes, puis s'arrêtèrent et se reposèrent sur leurs rames, lorsque tout à coup ils virent s'élever du sein des vagues une déesse, — telle du moins elle leur parut dans leur crainte respectueuse, et à ses côtés leur compagnon glorieux et fier de la néréide, sa fiancée; comment, quand ce mystère eut été expliqué, le jeune couple fut ramené en triomphe au rivage, au bruit des conques et des acclamations joyeuses; comment ils vécurent en joie et moururent en paix. Et pourquoi n'en serait-il pas de même de Torquil et de sa fiancée? Je n'entreprendrai pas de dire les ravissantes caresses qui, dans cette sauvage retraite, suivirent ce récit; pour eux, dans cette caverne, tout était amour, bien qu'ils fussent ensevelis dans une tombe plus profonde que celle où Abeilard, après vingt ans de mort, ouvrit les bras pour recevoir le corps d'Héloïse descendu dans leur caveau nuptial, et pressa sur son cœur ranimé les restes adorés de son amante²². Au dehors, les vagues murmuraient autour de leur couche : ils ne faisaient pas plus attention à leur mugissement que s'ils eussent été

privés de vie; au dedans, leurs cœurs étaient toute leur harmonie, formée des murmures entrecoupés de l'amour, et de ses soupirs plus entrecoupés encore.

X.

Et ces hommes, causes et victimes avec eux de la calamité qui les exilait dans les profondeurs de ce rocher, où étaient-ils? Ils fuyaient sur les flots pour sauver leurs jours; ils demandaient au ciel le refuge que leur déniaient les hommes. Ils avaient vogué dans une autre direction, — mais où? La vague qui les portait portait aussi leurs ennemis, qui, désappointés dans leur première chasse, se remirent avec une nouvelle ardeur à la poursuite de Christian. La colère ajoutant à leur impatience, ils redoublèrent d'efforts, comme des vautours à qui une première proie a échappé. Les fugitifs se virent bientôt gagnés de vitesse, et il ne leur resta plus qu'à chercher leur salut sur quelque roc inaccessible ou dans quelque anse écartée; ils se dirigèrent vers le premier rocher qu'ils virent pour y donner à la terre un dernier regard, comme victimes, ou mourir les armes à la main; ils renvoyèrent les insulaires et leur canot; ceux-ci offraient de combattre pour eux jusqu'à la fin, malgré l'infériorité de leur nombre; mais Christian exigea qu'ils regagnassent leur île, et ne se sacrifiasent pas sans utilité; car que pouvaient la lance et l'arc du Sauvage contre les armes qui allaient être employées en cette occasion?

XI.

Ils débarquèrent sur un espace étroit et sauvage, qui ne portait guère que l'empreinte des pas de la Nature, préparèrent leurs armes; et avec ce regard sombre, farouche et déterminé de l'homme réduit à sa dernière extrémité, alors qu'il a dit adieu à l'espérance, qu'il ne lui reste même plus celle de la gloire pour fortifier son courage contre la perspective de la mort ou de la captivité, — ils attendirent l'ennemi, ces trois combattants, comme autrefois les trois cents qui rougirent les Thermopyles d'un sang sacré. Mais, hélas! quelle différence entre les uns et les autres! c'est la cause qui fait tout, qui dégrade ou sanctifie le courage dans

sa chute. Au-dessus de leur tête nulle gloire éternelle, intense, ne brillait à travers les nuages de la mort et ne les appelait à elle; point de patrie reconnaissante qui, leur souriant à travers ses pleurs, entonnera un hymne de louanges que dix siècles continueront; les yeux d'une nation ne se fixeront pas sur leurs tombes; nul héros ne leur viera leur monument. Avec quelque bravoure que leur sang fût versé, leur vie était infâme, et leur crime formera leur épitaphe. Et tout cela, ils le savaient et le sentaient, celui-là du moins, chef de la bande qui lui devait sa ruine; né peut-être pour de meilleurs destins, il avait joué sa vie sur des chances qui allaient se décider; maintenant les dés allaient être jetés, et toutes les probabilités étaient en faveur de sa chute, et quelle chute! Néanmoins il faisait face au danger, impassible comme un fragment du rocher où il s'était posté, et sur lequel il appuyait le canon de son fusil mis en joue, sombre comme un nuage noir devant le soleil.

XII.

La chaloupe s'approcha; ceux qui la montaient étaient bien armés, décidés à faire tout ce que le devoir exigeait d'eux, et insoucians du péril comme l'est des feuilles qu'il abat le vent qui poursuit sa course sans regarder en arrière. Et pourtant ils eussent préféré pour ennemis des étrangers à des compatriotes, et sentaient que ces malheureux, victimes de leur obstination, avaient été Anglais, bien qu'ils eussent cessé de l'être. Ils leur crièrent de se rendre; — pas de réponse! leurs armes furent mises en joue et brillèrent aux rayons du soleil. Nouvelle sommation, — pas de réponse! Pour la troisième fois ils leur offrirent la vie d'une voix plus haute que la première. L'écho seul des rochers répéta les sons mourants de leur dernière parole. Alors la lumière des mousquets brilla; leurs canons dardèrent des flammes, et la fumée s'éleva entre eux et leurs ennemis, pendant que les balles vinrent frapper, mais en vain, le rocher sonore, et retombèrent aplaties. Alors se fit entendre la seule réponse que dussent donner ceux qui avaient perdu toute espérance sur la terre et dans le ciel. Après cette première décharge,

les assaillants s'approchaient, quand la voix de Christian cria : « A présent, feu ! » Et avant que l'écho eût répété ses paroles, deux hommes tombèrent ; les autres escaladèrent le flanc àpre du rocher, et, furieux de la démence de leurs adversaires, ne s'occupèrent plus qu'à les joindre pour les combattre corps à corps. Mais le roc était escarpé ; nul sentier n'y était pratiqué ; chaque pas offrait un bastion à leur colère, tandis que, postés sur les sommets les plus inaccessibles que l'œil exercé de Christian avait parfaitement reconnus, tous trois continuèrent une défense désespérée dans des lieux dont l'aigle eût pu faire choix pour y placer son aire. Chacun de leurs coups portait, et les assaillants tombaient, brisés sur les récifs comme des coquillages ; mais ceux qui survivaient étaient nombreux encore ; ils continuèrent à monter, se dispersèrent çà et là, et finirent par cerner et dominer complètement les trois assiégés, qui, trop loin encore pour être pris, assez près pour être tués, virent leur destin ne tenir plus qu'à un fil, comme des requins qui ont avalé l'appât des pêcheurs ; néanmoins ils se défendirent jusqu'au dernier instant ; pas un gémissement ne fit connaître à leurs ennemis qui des trois succombait ; Christian mourut le dernier : blessé deux fois, quand on vit couler son sang, on lui demanda encore de se rendre ; en ce qui concernait sa vie, il n'était plus temps ; mais il n'était pas trop tard pour que la main d'un de ses semblables, fût-ce même celle d'un ennemi, lui fermât les yeux. Un de ses membres ayant été brisé, son corps avait fléchi, et il gisait étendu sur le rocher, comme un faucon privé de ses petits. La voix qui lui parlait sembla le ranimer ou réveiller en lui une émotion qu'exprima un faible geste ; il fit signe aux plus avancés de venir à lui ; pendant que ceux-ci s'approchaient, il souleva son fusil ; — il avait tiré sa dernière balle, il arracha sur sa poitrine le bouton supérieur de sa veste, le mit dans le canon en guise de balle, ajusta, fit feu, et sourit de voir son ennemi tomber ; puis, comme un serpent, il traîna en rampant son corps blessé et débile à l'endroit où le roc dominait les flots avec un escarpement aussi horrible que son désespoir,

jeta un regard en arrière, ferma le poing, frappa dans un dernier mouvement de rage la terre qu'il allait quitter, puis se précipita : le roc reçut sur sa base son corps brisé comme du verre, n'offrant plus qu'une masse de sang sans un lambeau dont pût se repaître l'oiseau des mers ou le ver ; une touffe de cheveux blonds entremêlée d'herbes et de sang, voilà tout ce qui resta de ses crimes et de lui ; quelques fragments de ses armes (jusqu'au dernier moment sa main les avait retenues avec force) brillaient encore à quelque distance, — dispersés çà et là et destinés à se rouiller sous la rosée et l'écume des vagues. Hormis cela il ne restait plus rien, sauf une vie mal employée, et une âme ! — mais qui peut affirmer où elle est allée ? C'est à nous à porter les morts, non à les juger ; et ceux qui vouent les autres à l'enfer en prennent eux-mêmes la route ; à moins qu'à ces farouches distributeurs des peines éternelles, Dieu ne pardonne leur mauvais cœur en faveur de l'état plus déplorable encore de leur cervelle.

XIII.

Le combat était terminé ! tout avait disparu ou était pris ; tout était ou fugitif, ou captif, ou mort. Enchaînés sur ce même tillac où naguère, équipage courageux, ils figuraient avec honneur, étaient le petit nombre de ceux qui avaient survécu au combat livré dans l'île ; mais le dernier rocher n'avait laissé aux mains des vainqueurs aucune dépouille vivante. Ils gisaient glacés et baignés dans leur sang à l'endroit où ils avaient succombé. Les oiseaux de mer accourus des flots voisins vinrent tourner au-dessus d'eux, agitant leurs ailes humides, et leur donnant pour hymne funèbre le concert discordant de leurs cris affamés. Mais plus bas, la vague, dans son éternelle indifférence, continua à onduler insouciant et tranquille ; les dauphins continuèrent à se jouer à sa surface, l'oiseau volant à s'élancer vers le soleil, jusqu'à ce que, monté à une faible hauteur, son aile desséchée l'obligeât à redescendre pour s'humecter et reprendre un nouvel essor.

XIV.

L'aurore avait paru ; Neuha, s'étant, à la pointe du jour, élevée légèrement au-dessus de l'eau pour voir les rayons du soleil naissant, et épier si personne ne s'approchait de la retraite amphibie où était caché son amant, aperçut à quelque distance une voile ; ses plis ondulèrent, puis elle se gonfla, puis présenta au souffle de la brise sa large toile courbée en voûte. Le cœur de Neuha commença à battre de crainte, la respiration à lui manquer, dans le doute où elle était de la direction qu'allait prendre le navire. Mais non ! il ne s'approcha pas ; elle le vit s'éloigner de la baie, et son ombre décroître rapidement dans le lointain. Elle essuya ses yeux humides de l'écume des flots, et regarda de nouveau comme pour chercher un arc-en-ciel à l'horizon. Elle aperçut le navire déjà bien loin ; il diminua, ne parut bientôt que comme un point noir, — puis disparut. Tout était océan, tout était joie ! Elle plongea, et alla dans la grotte appeler son amant, lui dit tout ce qu'elle avait vu, tout ce qu'elle espérait, et tout ce que l'amour heureux voyait dans le passé et l'avenir ; elle reprit sa route humide ; Torquil suivit avec joie sur la vaste mer sa bondissante néréide ; ils firent à la nage le tour du rocher, pour remonter dans leur pirogue. La veille, lorsque les étrangers les avaient poursuivis, Neuha avait laissé son esquif flottant sans rames à la merci des flots ; mais après leur départ, elle avait été le reprendre, l'avait ramené et caché dans une embrasure du rocher, où maintenant ils le trouvèrent, et jamais ne vogua sur l'Océan plus d'amour et de joie que n'en porta en ce moment cette fragile nacelle.

XV.

Ils revirent leur rivage bien-aimé, que ne souillait plus rien d'ennemi ; sur les flots, plus de navire menaçant, de prison flottante : — tout était espérance et joie du foyer ! D'innombrables pirogues couvrirent la baie et ramenèrent les deux amants au son des conques marines ; les chefs vinrent les recevoir, la population accourut, et salua Torquil comme un fils retrouvé ; les femmes entourèrent Neuha,

l'embrassèrent et lui demandèrent jusqu'où on les avait poursuivis, comment ils avaient échappé. Elle leur raconta tout ; une acclamation unanime frappa les airs, et depuis ce temps une nouvelle tradition donna au sanctuaire qui les avait abrités le nom de « caverne de Neuha. » Cent feux allumés sur les hauteurs illuminèrent les ténèbres de la nuit, et éclairèrent la fête générale en l'honneur de leur hôte, rendu à la paix et au plaisir si chèrement achetés ; et cette nuit fut suivie d'heureux jours, tels qu'un monde enfant peut seul en offrir encore.

NOTES.

¹ *L'île* fut écrite à Gènes au commencement de l'année 1823, et publiée dans le mois de juin.

² Quelques heures avant la révolte, ma position était on ne peut meilleure ; j'avais un vaisseau dans l'ordre le plus parfait, abondamment fourni de tout ce qui pouvait être nécessaire en munitions et en provisions ; le but de mon voyage était atteint et les deux tiers de ma mission étaient déjà remplis, et ce qui restait à faire s'annonçait sous les plus heureux auspices. BLIGH.

³ Les femmes d'Otaïti sont belles, douces, agréables dans leurs manières et leur conversation, douées d'une grande sensibilité et suffisamment coquettes pour se faire admirer et aimer. Les chefs étaient tellement bien disposés à notre égard qu'ils voulaient nous forcer à rester parmi eux et nous promettaient de grands biens. Doit-on s'étonner qu'une bande de matelots, sans aucun lien de famille, se soit fixée là où se présentait une si belle occasion, au milieu de l'abondance, dans une des plus belles îles du monde, où il n'est nul besoin de travailler, et où les douceurs de la paresse sont au-delà de toute idée ? BLIGH.

⁴ Un peu avant le lever du soleil, lorsque j'étais endormi, M. Christian, le maître armurier, le lieutenant des canonniers, et Thomas Burkitt, matelot, entrèrent dans ma cabine, se saisirent de moi et me lièrent les mains derrière le dos avec une corde, me menaçant de me tuer à l'instant si je parlais ou si je faisais le moindre bruit. Néanmoins je criai au secours aussi fort que je le pus ; mais ce fut inutilement. Les officiers, qui n'étaient pas complices de la révolte, étaient gardés par des sentinelles placées à leur porte ; à la mienne se tenaient trois hommes, outre les quatre du dedans ; tous, excepté Christian, avaient des mousquets et des baïonnettes ; lui n'avait qu'un coutelas. Je fus tiré hors de mon lit, et amené sur le pont, en chemise. Lorsque je demandai les motifs d'une telle violence, on me répondit de me taire. On ordonna au bosseman de mettre la chaloupe à la mer, en le menaçant, s'il ne se dépêchait pas, de prendre

soin de lui. La chaloupe fut lancée, et MM. Heyward et Hallet, tous deux aspirants, et M. Samuel, le ministre, reçurent l'ordre de descendre dedans. Je demandai le motif d'un pareil ordre, et je cherchai à persuader à ceux qui m'entouraient de ne pas persister dans de pareils actes de violence; mais mes représentations étaient sans effet, et je n'obtenais d'autres réponses que : « Retenez votre langue, ou vous êtes mort à l'instant. »

BLIGH.

⁵ On permit au bosseman et aux matelots qui devaient partir dans la chaloupe, d'emporter du fil, des canevases, des lignes, des cordages, vingt-huit barriques d'eau; on donna à M. Samuel cent cinquante livres de pain, une petite quantité de rhum et de vin, et aussi un cercle et un compas. BLIGH.

⁶ Les mutins ayant forcé leurs compagnons à partir dans la chaloupe, Christian ordonna qu'on servit une ration d'eau-de-vie à tous les gens de sa troupe. BLIGH.

⁷ Il paraît que c'est le docteur Johnson qui donnait cette prééminence au cognac. « On lui conseilla, » dit Boswell, « de prendre un verre de clair. Il branla la tête et dit : « Le bordeaux est la liqueur des enfants, le porter celle des hommes; mais celui qui veut devenir un héros doit boire de l'eau-de-vie. » BOSWELL, éd. Croker, t. IV, p. 252.

⁸ Mab ou Titania, l'épouse d'Obéron. *N. du Trad.*

⁹ Isaac Martin avait le désir de me secourir, et au moment où il approcha la gourde de mes lèvres entièrement desséchées, nous exprimâmes nos sentiments mutuels par des regards; mais on s'en aperçut, et il fut éloigné. Il descendit alors dans la chaloupe, mais il fut forcé de remonter. BLIGH.

¹⁰ Christian dit alors : « Venez, capitaine Bligh; vos officiers et vos hommes sont maintenant dans la chaloupe, et vous devez aller avec eux; si vous cherchez à faire la moindre résistance, vous serez à l'instant mis à mort » : et sans plus de cérémonie, je fus descendu dans la chaloupe par une bande de scélérats armés. On nous jeta quelques pièces de porc et quatre coutelas. Après être restés quelque temps le jouet de ces misérables et le but de leurs plaisanteries, nous fûmes poussés en pleine mer. Dix-huit personnes étaient avec moi dans la chaloupe; lorsque nous fûmes éloignés, nous entendîmes les mutins s'écrier à plusieurs reprises « Huzza pour Otaïti ! » Christian, leur chef, était d'une famille respectable du nord de l'Angleterre; lorsqu'il me poussait hors du vaisseau, je lui demandai si c'était là une manière de me prouver sa reconnaissance pour les témoignages d'amitié qu'il avait reçus de moi. Cette question le troubla, et il répondit avec beaucoup d'émotion : « Capitaine Bligh, c'est une fatalité; je suis dans l'enfer. » BLIGH.

¹¹ Le célèbre arbre à pain, que le capitaine Bligh avait entrepris de transplanter.

¹² Le vaisseau sur lequel Jason s'embarqua pour conquérir la toison d'or.

¹³ Les trois premières sections sont tirées d'une chanson des insulaires

de Tonga. Marinier en a donné une traduction en prose. Toubonai ne fait point cependant partie de ce groupe d'îles; mais ce fut une de celles où Christian et ses camarades cherchèrent un refuge. J'ai change et ajouté, tout en conservant autant que possible l'original. B.

¹⁴ « Georges Stewart était, » dit Bligh, « un jeune homme d'une bonne famille des Orkneys. Nous avons été si bien reçus par sa famille au retour de mon voyage, en 1780, que, sur cette seule garantie, je fus enchanté de le prendre avec moi; outre cette recommandation, il était bon matelot et avait une excellente réputation. »

¹⁵ Le vaisseau du désert. Tel est le nom pittoresque que les Orientaux donnent au chameau ou au dromadaire, et qu'ils méritent, le premier par sa patience, le second par sa docilité.

¹⁶ « Lucullus, pour qui la frugalité ne manquait pas de charme, mangeait des navets rôtis dans sa ferme Sabine. » POPE.

¹⁷ Le consul Néron, qui fit cette marche admirable au moyen de laquelle il trompa Annibal et défit Asdrubal. C'est un fait d'armes presque inouï dans les annales militaires. La première nouvelle qu'Annibal eut de son retour fut la tête d'Asdrubal qui vint tomber à ses pieds. A cette vue, le Carthaginois s'écria avec un soupir, — que « désormais Rome était la maîtresse du monde. » Ainsi c'est à cette victoire que Rome dut son élévation; mais l'infamie qui s'attache à ce nom a éclipsé la gloire de celui qui le porta le premier. Quand on prononce le nom de Néron, qui est-ce qui pense au consul? Ainsi vont les choses de ce monde. B.

¹⁸ Quartier de Londres habité en grande partie par les familles des matelots. *N. du Trad.*

¹⁹ L'une des principales rues de Londres. *N. du Trad.*

²⁰ La joviale mais grossière cérémonie du baptême du passage de la ligne a été si souvent décrite qu'il suffit de la rappeler.

²¹ Ses culottes. C'est qu'en effet on évite, en anglais, ce mot et beaucoup d'autres réputés peu décents. *N. du Trad.*

²² La tradition rapporte que, lorsque le corps d'Héloïse fut descendu dans le tombeau d'Abeilard, qui avait été enterré vingt ans auparavant, ce dernier ouvrit les bras pour le recevoir.